Chronique

LE DERNIER ROBINSON

« Quel idiot! » me dit-il.

Il était devant moi dans l'arrogance de ses douze ans, et il tenait à la main *le Robinson suisse,* que je lui avais donné. Je n'ai pas beaucoup de tendresse pour l'intolérable naufragé moraliste, sa ménagère de femme, ses quatre fils prompts aux sottises, ses chiens fidèles et tout l'arsenal qu'il trouve dans le bateau échoué. Mais tout à coup, par pure contradiction, je me sentis solidaire de lui.

« Claude! » dis-je avec reproche. Et, avec la lâcheté accoutumée des grandes personnes, j'abusai d'une ironie trop facile. « Je voudrais t'y voir, ajoutai-je (c'était une façon de parler). Qu'est-ce que tu aurais fait, toi, si tu t'étais trouvé échoué sur un récif, en vue d'une île déserte? »

L'enfant fit front, carrément. Et il répondit sans sourciller :

« J'aurais construit une T.S.F. »

Puis, comme il me vit déconcerté par son aplomb, il prit aussitôt l'offensive :

« Vous savez ce que c'est, la T.S.F.? » fit-il avec insolence.

Interrogé à mon tour, il fallait répondre. Je me hasardais sur un terrain vacillant. J'avais du moins pour moi l'antiquité de mes connaissances, qui leur conférait l'autorité d'un passé fabuleux.

« Je me rappelle les expériences de Branly en 1890, dis-je avec négligence. Dans une salle de cours de l'Institut catholique, il avait installé un petit circuit. Rien de plus simple : un seul élément de pile; à un endroit du fil, l'interruption d'un contact imparfait, je veux dire un tube de verre contenant de la limaille de fer. Pas de courant. Tout était tranquille. A vingt-cinq mètres de là, au delà d'une cour, derrière deux murs, Branly produisait une étincelle électrique sur une machine statique ordinaire. Aussitôt, dans la salle de cours, le circuit se fermait et le courant passait. Un courant fragile : on donnait un petit choc sur le tube à limaille, et tout s'arrêtait. Voilà, je crois, le principe. »

Je croyais accabler l'enfant sous ces détails. Mais tout cela s'était passé trente ans avant qu'il ne fût né, autant dire avant la naissance du monde. Il resta froid. Je crus devoir, comme on dit, renforcer ma position :

« Un peu avant la guerre, ajoutai-je, ou peut-être après, j'ai déjeuné avec Marconi. Il pensait alors à fabriquer de petits postes émetteurs qu'on emporterait en automobile. Quelle satisfaction de télégraphier, de sa voiture même, que tout va bien et qu'on ne rentre pas dîner! »

Claude rayonnait.

« Vous voyez bien, dit-il, que l'idée de fabriquer un poste d'émission n'est pas si bête! Au lieu de télégraphier : « Je ne rentre pas dîner », nous télégraphierons : « Sommes sur île déserte, venez nous chercher. »

» — Nous allons te voir à l'œuvre, lui répondis-je. Si tu veux, nous nous serons embarqués sur une goélette de soixante tonneaux pour accomplir le tour du monde; cela se fait dans les romans d'aventures. Nous avons échoué, comme le Robinson suisse, sur la côte nord de la Nouvelle-Hollande. Je te fais la part belle, et nous y vivrons bien, puisqu'il y a une grotte de sel, des arbres à poivre, du manioc pour faire des galettes, des tortues pour faire du potage, des baleines pour faire de l'huile, des palmiers pour faire de la salade, des noix de coco pour faire des entremets, des calebasses pour faire des assiettes, et un banyan pour nous loger. Nous nous sommes casés sur un récif frangeant. Tous nos compagnons sont morts. Nous sommes seuls. Ne compte pas sur moi.

» — Je n'y compte pas, dit l'enfant. Je ne vous demande même pas de tirer de l'épave, comme nos prédécesseurs, un atelier d'outils, des portes et des fenêtres toutes montées, et une bibliothèque. Les accessoires dont j'ai besoin sont d'une simplicité élémentaire.

» — Je te regarde faire.

» — Vous admettrez bien que je puisse tirer du bateau échoué quelques rouleaux de fil de cuivre. Le Robinson suisse en avait toute une provision.

» — Il y en avait aussi des rouleaux sur notre goélette; je te les donne.

» — Je vais tout de suite construire l'antenne. J'en tends cinquante mètres entre deux palmiers; sur le bout qui retombe, je tords une spirale, une self...

» — Je sais, fis-je, un peu agacé qu'il eût cru me révéler ce détail. Tu mettras une autre spirale en face, sur l'appareil émetteur, et tu auras, par résonance, un courant induit dans l'antenne.

» — ...Et j'enfonce en terre la fin du fil, en la calant avec de vieilles boîtes de conserves. Vous m'en donnerez bien quelques-unes?

» — Je te les donne. Tu as soin de mouiller la terre. Ton antenne est faite. Je crois même qu'en principe tu dois avoir une longueur d'onde de deux cents mètres. Je te donne gagné pour l'antenne. Si tu lui fournis des ondes, elle les enverra aux antipodes. Seulement, ces ondes, il faut les fabriquer. L'étincelle que Branly obtenait avec une machine statique, avec quoi vas-tu la produire? Tu ne penses pas que je vais te faire cadeau, sur le rivage désert de la Nouvelle-Hollande, d'une machine de Wimshurst. Comment vas-tu t'y prendre? Construis, si tu peux, ton appareil émetteur.

» — Je ne demande pas d'appareil de Wimshurst, dit Claude. Je ne demande même pas la batterie d'accus et le petit moteur avec lequel on fabriquait à bord la lumière électrique. Vous savez, le petit moteur qui tournait sur le pont, deux heures par jour, entre le thé et le dîner. Ce serait trop simple. Noyés, le moteur et la batterie. Mais vous me permettrez bien de prendre quelques-unes des plaques de cuivre qui recouvrent la coque?

» — Je te le permets.

» — Vous me permettrez bien, dans la détresse où nous sommes, de prendre le zinc des réservoirs?

» — Prends-le.

» — Vous admettrez bien qu'il y avait à bord une bonbonne d'acide sulfurique, quand ce ne serait que pour les sonnettes?

» — Sauve-la. Robinson avait bien trouvé autre chose. Je te donne ton acide sulfurique.

» — Vous voudrez bien remarquer, dit Claude, qu'avec cela j'ai exactement de quoi faire une pile de Volta. Mais ce n'est point assez. Je veux faire une pile de Daniell. Pour cela, il faut que vous me donniez un mortier de grès. Il y en a bien un dans la cuisine. Robinson en avait un. Donnez-moi le sien.

» — Le voilà.

» — Chic! dit l'enfant. Je mets l'acide sulfurique chaud... Ah! oui, comment je fais chauffer l'acide? Mais comme tous les sauvages, en mettant dedans des pierres rougies au feu. J'y plonge le cuivre. Il fond. J'ajoute de l'eau, et j'ai de beaux cristaux bleus de sulfate de cuivre. Même travail pour le zinc. Ma pile est faite.

» — Ta pile est faite, à condition que tu aies des vases.

» — Je pourrais vous répondre qu'avec des calebasses et des noix de coco je ferais des récipients qui épateraient l'Académie des sciences. Mais soyez gentil, donnez-moi de vieux pots de confitures.

» — Je te les donnerai, mais tu fabriqueras toi-même les vases poreux.

» — Je vois bien que vous cherchez à retarder mon travail, et que vous vous plaisez dans l'île. Robinson y a trouvé de la terre glaise. Ecoutez ce qu'il dit : « Une roue de canon me » servit de tour, et je pus bientôt satisfaire au » désir de ma femme qui demandait depuis » longtemps des pots à lait de porcelaine pour » remplacer les calebasses dont l'usage était » incommode. »

» — J'admire, dis-je, Mme Robinson qui demandait dans ce désert des pots de porcelaine. Nous n'avons pas de roue de canon, étant des gens pacifiques, mais je te permets de prendre celle du gouvernail. Tu as encore gagné cette partie-là. Ta pile est faite, tu peux lui donner autant d'éléments qu'il te plaira. Tu peux lui en donner deux cents, si tu veux.

» — Il faut bien cela, dit l'enfant. Maintenant le reste est un jeu. Une fois que j'ai mon courant, qu'est-ce qu'il me faut pour meubler le circuit? Une bobine d'induction. C'est l'affaire de deux fils de cuivre et d'un noyau de fer. Vous me donnerez bien un bout de fer, et aussi un trembleur de sonnette. Tous ceux du bord n'ont pas été noyés. Après la bobine, il y a un condensateur : je vous demande une feuille de papier et deux feuilles de papier à chocolat. On a bien sauvé une boîte de chocolat du désastre? Et je n'ai plus qu'à couper mon fil pour faire jaillir l'étincelle non pas entre des boules, — vous ne m'en donneriez pas, — mais entre deux dés à coudre, par exemple.

» — Je ne sais pas si je trouverai deux dés à coudre, mais deux boutons de tiroir du petit secrétaire qui était dans ma cabine sont à la disposition.

» — Il ne m'en faut pas davantage. Et maintenant, j'ai mon électricité qui est faite par mes piles, j'ai ma bobine et mon condensateur, j'induis et j'accumule, l'étincelle passe cinquante fois par seconde entre mes boutons de tiroir, et mon antenne porte mes signaux au bout du monde. Nous sommes sauvés.

» — Tes signaux! Mais il faut les faire. Tu as oublié la petite machine avec laquelle on fait toc, toc, toc, le manipulateur, je crois. Ne pense pas que tu vas en tirer un du bateau.

» — Je m'en passerai. Qu'importe avec quoi j'interromprai le courant, du moment que je peux faire des coupures longues et des coupures brèves? Voilà ce que je vous propose. Nous mettons sur le courant deux godets, pleins de mercure. Et avec un fil de fer en U, que nous y plongeons et que nous en retirons, nous ouvrons et nous fermons le circuit.

» — Pleins de mercure?

» — Oh! vous n'allez pas me chicaner là-dessus. Je sais où il est, le mercure. Il y en a une bouteille dans la boîte du sextant, pour faire un horizon artificiel. On le donne avec. Allons! Venez! Notre poste est prêt. Comme nous avons des ondes courtes, nous l'avons établi près de la mer. Pour que le soleil ne nous gêne pas, nous signalerons à six heures du soir.

» — Nous signalerons ? Tu connais l'alphabet Morse ?

» — Bien sûr! Comment communiquiez-vous entre vous, au collège ? Vous savez des tas de vers français et vous ne savez pas l'alphabet Morse ? Trois coups courts, trois coups longs, trois coups courts... Ça veut dire S.O.S. Détresse ! Nous dirons où nous sommes, et il ne se passera pas dix ans avant que cette bonne vieille bête de capitaine Littlestone vienne nous chercher. Ah! j'aperçois la fumée du paquebot. »

Son enthousiasme me gagna. Il me sembla que toutes nos épreuves étaient terminées. Et déjà je tirais mon mouchoir pour saluer les sauveurs qui nous rendaient à la vie, quand les parents de Claude entrèrent. Et bientôt on annonça que le dîner était servi.

HENRY BIDOU.

LA CRISE MINISTÉRIELLE

M. Daladier a accepté, hier soir, de constituer le cabinet. Mais, contrairement à son espoir, il n'a pu aboutir dans la soirée.

L'ancien président du conseil a dû, au cours de ses consultations de la journée et de la nuit, modifier sensiblement sa conception du prochain gouvernement.

Se conformant aux vœux exprimés, la veille, par la plupart des groupes politiques — et en particulier les radicaux socialistes et les socialistes de France, — il s'apprêtait à réaliser un ministère indépendant des combinaisons de couloirs, composé d'hommes nouveaux et irréprochables, choisis dans toutes les formations, depuis l'extrême gauche jusqu'à la Fédération républicaine inclusivement. Il souhaitait, selon l'expression qui était répétée de bouche en bouche, au Palais-Bourbon, « aller de M. Frossard à M. Ybarnégaray ».

Mais la froideur manifestée aux réunions de la délégation des gauches et du parti radical socialiste, le matin et l'après-midi, les réticences de certains éléments du centre droit, et surtout le refus opposé, en fin de journée, par M. Frossard, à l'offre de portefeuilles aux socialistes, ont amené M. Daladier à modifier ses intentions primitives.

Les ordres du jour votés dans l'enthousiasme, dimanche, les résolutions des groupes favorables à la trêve des partis ont pris, hier, l'apparence d'un feu de paille.

Chacun réclamait du neuf.

Et, dès qu'un homme politique, investi de la mission de réaliser ce vœu quasi unanime de l'opinion publique et parlementaire, s'est mis à la tâche, il s'est heurté aux mêmes marchandages, aux mêmes récriminations, aux mêmes exclusives qu'auparavant, de la part de ceux-là qui se les étaient interdits à eux-mêmes.

Dès la nuit dernière, il paraissait probable que le ministère constitué par M. Daladier ne pourrait pas avoir une base aussi étendue qu'il l'avait espéré et que, privé du soutien socialiste, il devrait chercher à s'appuyer sur les formations du centre.

Mais le parti radical socialiste et ses chefs consentiront-ils à cette évolution de la majorité qui les soustrairait à la tutelle socialiste ?

Les conversations de M. Daladier

M. Daladier a poursuivi hier, durant l'après-midi et la soirée ses conversations en vue de constituer le nouveau cabinet.

A 15 heures il s'est rendu au Sénat où il s'est entretenu avec plusieurs membres de la haute Assemblée, en particulier avec MM. Joseph Caillaux et Henry Chéron.

De retour, trois quarts d'heure plus tard, rue Saint-Dominique, M. Daladier a reçu successivement MM. Jacquier, rapporteur général du budget à la Chambre, Martinaud-Déplat, député, Malvy, président de la commission des finances de la Chambre, Frot, ministre du travail du cabinet démissionnaire, de Chappedelaine, président du groupe de la Gauche radicale, puis MM. Palmade et Yvon Delbos.

M. Malvy a fait, en se retirant, cette brève déclaration :

J'ai eu avec le président Daladier une conversation d'ordre financier. Je lui ai dit qu'il fallait à tout prix qu'il formé son cabinet. Notre entretien m'a laissé une impression plutôt favorable et je crois que le ministère sera formé ce soir ou cette nuit.

M. Daladier reçut également dans le courant de l'après-midi une délégation des gauches, composée de MM. Alexandre Varenne, Renaudel, Raude, Maxence Bibié, de Chappedelaine, Hérard, Déat, Brandon et Renaitour.

Les délégués déclarèrent qu'ils rendraient compte le lendemain à leurs groupes respectifs des résultats de cet entretien.

M. Daladier eut également des conversations avec MM. Lorgeré, député radical socialiste des Côtes-du-Nord; Maze, député radical du Finistère, puis M. L.-O. Frossard, S. F. I. O. de la Haute-Saône.

A 19 h. 30, le président se rendit à l'Elysée pour faire connaître au chef de l'Etat son acceptation définitive.

En quittant le faubourg Saint-Honoré, M. Daladier a déclaré :

« J'ai accepté de former le ministère. Je vais poursuivre mes négociations ce soir et pense avoir terminé demain dans la matinée. »

La présidence de la République a communiqué à ce sujet la note suivante :

Le président de la République a reçu M. Edouard Daladier. Il venait lui faire connaître qu'il acceptait définitivement de constituer le nouveau cabinet.

Après avoir dîné au ministère de la guerre, M. Daladier reçut de nouveau M. Frossard, avec lequel il s'entretint pendant quelques instants. En se retirant, le député de la Haute-Saône déclara que le président lui avait offert un portefeuille, mais qu'en sa qualité de membre du groupe socialiste S. F. I. O., il n'avait pu l'accepter.

De nouvelles visites furent enregistrées au cours de la soirée, notamment celles de MM. de Chappedelaine, Pierre Cot, Queuille, Marquet, Campinchi, députés; Pierre Rameil, Henry Roy, sénateurs; Jean Zay Schuman, Albertin, Martinaud-Déplat, Déat, Mallarmé et Ernest Lafont.

A minuit 40, M. Edouard Daladier sortit de son cabinet et fit aux représentants de la presse la déclaration suivante :

« J'ai déjà, comme vous le savez, reçu un grand nombre de visites et obtenu divers concours, mais un certain nombre de personnalités que je désire inviter à faire partie du cabinet n'ont pu être jointes par moi ce soir.

« J'ai donc décidé de ne pas prolonger toute la nuit mes consultations. Je les reprendrai ce matin vers neuf heures. Je vous libère donc, je vais me reposer. »

La journée était ainsi terminée pour le futur président du conseil.

Au Palais-Bourbon

L'esprit nouveau qui avait soufflé, dimanche, sur le Palais-Bourbon, ne paraît pas avoir animé beaucoup, hier, les réunions tenues par les groupes de gauche. Ceux-ci se sont montrés fort discrets. Ils n'ont pas publié d'ordres du jour retentissants, comme naguère, et s'ils se sont assemblés c'est pour obéir à un rite — comme celui qu'a institué la motion de Cadillac chez les radicaux socialistes — beaucoup plus que pour exprimer quelque enthousiasme.

En réalité, il semble qu'un certain désappointement se soit manifesté parmi les amis de M. Herriot. Beaucoup d'entre eux s'attendaient à l'appel du chef du parti radical socialiste et ils se sont un peu étonnés qu'un autre que lui eût été invité à former un ministère, d'ailleurs conforme aux vœux qu'ils avaient exprimés la veille.

Cette mauvaise humeur s'est traduite avec une certaine discrétion : elle eût sans doute été plus apparente si les partis nationaux avaient fait connaître catégoriquement leurs sympathies pour la combinaison ministérielle envisagée par M. Daladier.

Mais les groupes du centre sont restés sur une prudente réserve, et la Fédération républicaine, seule, a adopté un ordre du jour qui ne pouvait du reste que faciliter la tâche du futur président du conseil.

Au surplus, M. Daladier, prié de venir s'expliquer au groupe radical socialiste sur la composition de son équipe gouvernementale, a fait savoir à ses amis politiques qu'il leur exposerait son programme avant sa présentation aux Chambres — mais après la constitution définitive de son cabinet.

A la Fédération républicaine

On a attendu, hier, avec curiosité, l'issue de la délibération du groupe de la Fédération républicaine que préside M. Louis Marin et auquel appartiennent M. Ybarnégaray, le premier interpellateur sur le scandale Stavisky, et M. Philippe Henriot.

Voici la motion qui a été adoptée au cours de la réunion :

Le groupe de la Fédération républicaine,

Plus que jamais convaincu de la nécessité d'une politique d'union républicaine nationale,

D'accord avec le pays pour vouloir que la crise présente aboutisse à un changement profond de personnes et de méthodes,

Affirme sa volonté de ne soutenir qu'un gouvernement résolu à procéder sans aucun délai ni exception aux mesures énergiques de salubrité que l'opinion publique exige.

A la délégation des Gauches

M. Adrien Marquet s'est efforcé, hier après-midi, de faire adopter par la délégation des groupes de gauche le texte de l'ordre du jour voté la veille, sur sa proposition, par le groupe du parti socialiste de France.

Mais il s'est heurté à une vive résistance de la part des radicaux socialistes et des délégués républicains socialistes et socialistes français, surtout en raison du paragraphe concernant la nomination d'une commission d'enquête parlementaire.

Tour à tour ont pris la parole à ce sujet MM Yvon Delbos, Emile Borel, Herriot, Camille Ferrand, André J.-L. Breton, Maxence Bibié, Berthod etc., etc.

Les objections présentées ont été notamment les suivantes : la commission du règlement a élaboré un texte qui a reçu l'agrément de la délégation des gauches, va-t-on demander à celle-ci de se déjuger parce qu'il y a un changement de gouvernement ? Ne vaut-il pas mieux s'en référer à ce texte qui est à pied d'œuvre et demander au futur président du conseil de s'en inspirer pour déposer sur le bureau de la Chambre un texte législatif conforme, comme M. Camille Chautemps s'était engagé à le faire, si le débat s'était instituée à la date fixée — aujourd'hui même ? Ne serait-ce pas infliger une sorte de désaveu au précédent gouvernement qui avait engagé sa responsabilité contre la proposition de résolution de M. Ybarnégaray, reprise, à présent, par les néo-socialistes et peut-être acceptée demain par M. Daladier ?

Ainsi, déjà, le programme du futur ministère — le programme d'assainissement et de salubrité nationale — commençait à être discuté avant qu'il fût connu.

M. Herriot a proposé alors à la réunion de ne prendre aucune décision sans que les chefs de groupe eussent consulté le futur président du conseil afin que la réunion ne gênât pas son action par une décision inconsidérée.

C'était, en même temps, le moyen d'écarter l'importune motion néo-socialiste présentée par M. Adrien Marquet et la menace d'une commission parlementaire d'enquête qu'elle contenait.

Le communiqué suivant a été publié à l'issue de la réunion :

La délégation des gauches s'est réunie à 16 heures. Après un échange de vues, elle a chargé une délégation composée des présidents des groupes de prendre contact avec M. Daladier.

Chez les radicaux-socialistes

La seconde réunion tenue par les élus radicaux socialistes et les membres du bureau du parti a été presque aussi brève que celle de la matinée. Aucun communiqué n'a rendu compte des délibérations.

M. Edouard Herriot a fait part à ses collègues des délibérations de la délégation des gauches et a fait des réserves sur la nomination d'une commission d'enquête, non plus extraordinaire et mixte, mais composée de députés comme celle qu'ont demandée M. Ybarnégaray et ses amis.

Plusieurs questions ont été posées sur la politique extérieure du futur gouvernement.

M. Yvon Delbos a rendu compte alors de l'entrevue qu'il avait eue avec M. Daladier et a fait part au groupe de l'intention du président du conseil de venir exposer son programme après la formation de son ministère, et avant sa présentation au Parlement.

Dans ces conditions, l'assistance a jugé inutile le vote d'un ordre du jour.

Chez les indépendants de gauche

Ce groupe a adopté la motion suivante :

Le groupe des indépendants de gauche, réuni sous la présidence de M. Alcide Delmont, après avoir entendu les observations de MM. Lucien Besset, Henry-Haye, Montigny, Guy Menant, Philippe Serre, Malet, Blaque-Belair et René Fayssat, considère que le seul gouvernement qui pourra non point simplement vivre, mais gouverner, en remplissant les tâches urgentes qui s'imposent à lui; dans l'ordre intérieur : liquidation énergique des scandales qui troublent l'opinion; réalisation urgente des réformes rétablissant le fonctionnement des institutions républicaines en les adaptant aux nécessités d'un Etat démocratique moderne; dans l'ordre extérieur : conduite d'une politique réaliste de paix; souligne que ses membres, gardant leur liberté de vote, la majorité du groupe est résolue à ne donner son appui qu'à un gouvernement constitué en dehors des préoccupations périmées de dosage entre les partis avec des hommes nouveaux insoupçonnables, dont le caractère et la personnalité soient susceptibles de rétablir la confiance du pays et de mettre fin à des agitations, qui si elles se prolongeaient, non seulement discréditeraient le Parlement actuel, mais encore mettraient en cause le régime lui-même.

REVUE DE LA PRESSE

PRESSE PARISIENNE

On suppute les chances de réussite de M. Daladier. Et déjà se manifeste une certaine déception, qu'en ces termes exprimait hier soir le *Journal des Débats :*

On ne doit pas se faire d'illusion sur les résistances qu'il — M. Daladier — trouvera. Tout le régime électif, tous les cadres fameux de son parti, tous les pouvoirs occultes auront pour effet de contrarier ses efforts. M. Daladier se contentera-t-il de faire un ministère comme les autres? M. Daladier est-il de taille à faire un gouvernement?

Ce matin, M. Marcel Lucain montre dans *Paris-Midi* toutes les intrigues qui se sont déroulées au cours de la nuit au ministère de la guerre.

On lit sous la plume de M. Henri de Kérillis (l'*Echo de Paris*) :

Quelle que soit la répartition finale, ce ministère ne paraît pas devoir aller loin. La participation des « néos» va exaspérer les socialistes, déjà fort hostiles à M. Daladier. A l'intérieur même du parti radical socialiste, le clan Herriot-Chautemps prépare ouvertement des torpilles. Quant à la minorité nationale, elle ne peut tout de même pas marcher à la traîne de M. Marquet !

Nous nous enfonçons de plus en plus dans l'anarchie.

M. Daladier a contre lui une partie de ses collègues du groupe radical, remarque le *Populaire :*

Bien qu'ulcéré à juste titre, M. Herriot a évité, au sein du groupe, une levée de boucliers contre la tentative de M. Daladier. Il ne la facilitera pourtant pas.

Mais on a pu enregistrer, pour la première fois dans l'histoire du parti radical, que les élus radicaux n'ont pas fait confiance à l'un d'eux, chargé de la constitution d'un gouvernement.

Cette attitude est significative.

La crise est loin d'être terminée.

Mais il y a aussi l'opposition socialiste, que souligne ainsi *Figaro :*

M. Daladier a contre lui les socialistes orthodoxes aussi, qui lui reprochent son attitude de ministre de la guerre national. Il arrivera à constituer son cabinet, mais un cabinet quelconque. Il ne rompra pas avec les traditions de cartel, pour former un grand ministère de propreté d'abord, le seul viable à présent.

« Si quelque chose pouvait être comique en cette tragédie, remarque M. C.-J. Gignoux (la *Journée industrielle*), ce serait l'ardeur avec laquelle les maîtres de l'heure attribuent à des adversaires perfides l'approche de la tempête que leur inconscience est en train de soulever. »

« Place aux jeunes s'ils comprennent leur chance ! Il s'agit de refaire une politique de la France », écrit dans le *Jour* M. Léon Bailby, qui réprouve par ailleurs la politique des amitiés et des dosages de groupes. Même opinion de M. Tricard-Graveron (l'*Avenir*), lequel estime que le parlementarisme joue actuellement ses dernières cartes :

M. Daladier et ses amis se refusent à comprendre qu'il y a quelque chose de changé depuis huit jours, que les formules actuelles sont périmées; ils continuent à vouloir faire de la politique et de la cuisine de groupes et de sous-groupes; nous les prévenons qu'ils font fausse route.

L'opinion publique veut, exige un cabinet qui se place au-dessus des partis et qui gouverne non pour tel ou tel groupe mais pour la France entière.

Le *Quotidien* ne manifeste qu'un enthousiasme très relatif pour la combinaison Daladier tandis que l'*Œuvre* affirme que le député de Vaucluse était « parmi ceux dont le choix devait rassurer, calmer, donner les nécessaires garanties ».

M. Eugène Lautier (l'*Homme libre*) met le doigt sur un péril qu'on fait trop, selon lui, passer au second plan :

Jamais la France n'a eu à ce degré le sentiment qu'elle était dans un cloaque. Jamais on n'a vu le pays dans un tel état d'indignation.

On a commenté avec trop de discrétion la soirée de samedi à Paris. Il n'est pas contestable qu'à un certain moment, qui s'est prolongé, l'émeute a été maîtresse de la rue. Ce soir-là l'émeute a parlé. Et l'on a entendu l'écho de ces rumeurs même injustes, et l'on en a tenu compte.

L'*Ere nouvelle* assure le président Daladier de son appui. Quant à M. Compère-Morel (l'*Appel*), il est pour « la politique du fer rouge », c'est-à-dire: « assainissement moral et défense de la démocratie ».

Dans le *Capital* du 31 janvier, sous le titre : « Le problème fondamental », M. Paul Reynaud, député de Paris, expose que le triple problème moral, politique et économique qui se pose actuellement commande l'avenir du franc et celui du régime. Citons ce qui suit :

S'il est clair qu'au lendemain du scandale Stavisky, il faut que le gouvernement soit composé d'hommes insoupçonnables, il est clair aussi qu'il ne s'agit là que d'une condition préalable et qu'il faut que ces hommes, s'ils veulent sauver le franc, soient, non seulement d'accord entre eux sur un programme de défiation, mais soient d'accord aussi sur la majorité à laquelle ils s'adresseront pour l'accomplir.

Laisser glisser le franc ce serait risquer de voir, peu après, glisser le régime.

Or, en fait, seule une majorité d'union nationale, dans laquelle refuserait sans doute d'entrer une partie des quatre-vingts radicaux socialistes élus au deuxième tour grâce à l'appoint des voix socialistes, est susceptible de soutenir et de faire triompher cette politique.

La vérité crue est que, pour sauver le franc, il faut briser l'union électorale de laquelle est issue la majorité de mai 1932.

Si le parti radical socialiste recule devant cette nécessité politique, il mettra délibérément le franc en péril. En repoussant l'union nationale, il repoussera la seule solution d'autorité qui soit, dans les circonstances présentes, conciliable avec la liberté.

C'est donc, à la fin, le franc et le régime qui sont en question.

NOUVELLES DU JOUR

A l'Elysée

Le président de la République a reçu hier après-midi M. de Madariaga, ambassadeur d'Espagne, et le docteur Parisot, professeur à la faculté de médecine de Nancy. M. Albert Lebrun a remis au docteur Parisot les insignes de commandeur de la Légion d'honneur.

M. Paul Valot à Colmar

M. Paul Valot, conseiller d'Etat, directeur général des services d'Alsace et de Lorraine, a présidé, hier, une brillante soirée en l'honneur de M. Bonfils-Lapouzade, procureur général auprès de la cour d'appel de Colmar, qui prend sa retraite, et auquel il a remis officiellement la cravate de commandeur de la Légion d'honneur. Après les discours des représentants de la magistrature et une allocution du consul de Pologne de Strasbourg, qui était venu saluer en M. Bonfils-Lapouzade l'actif président des Amis de la Pologne, M. Valot a prononcé un discours très applaudi. Il a rendu hommage aux qualités de M. Bonfils-Lapouzade, à l'indépendance des magistrats de la cour de Colmar et à l'œuvre accomplie par la magistrature des trois départements recouvrés. M. Valot l'a félicité « de s'être toujours dressée, avec toute la majesté de la loi, contre les crimes perpétrés contre l'unité, contre la sécurité nationales; ceux là, pour tout Français, restent irrémissibles, ca rils sont vraiment le péché contre l'esprit ». Après la cérémonie et les discours de remerciements de M. Bonfils-Lapouzade, M. Valot s'est fait présenter par le préfet du Haut-Rhin, M. Fernand Leroy, les nombreuses personnalités présentes.

Au comité directeur de l'Alliance démocratique

Le comité directeur de l'Alliance démocratique s'est réuni hier soir, sous la présidence de M. P.-E. Flandin, député, ancien ministre, président de l'Alliance, assisté de M. Léon Baréty, député, ancien sous-secrétaire d'Etat, premier vice-président du parti, en présence de nombreux parlementaires et conseillers municipaux de Paris.

L'examen de la situation politique a donné lieu à un débat auquel ont pris part MM. Baréty, Taurines et Hayaux, sénateurs; Georges Prade, Lionel Nastorg, conseillers municipaux; Ch. Mathiot, Paul Imbert, Decugis, Jossier, Candelier, Gautrat, Mme Ziegel, etc. A l'issue de ce débat, le comité a voté un ordre du jour dans lequel il déclare faire sien l'ordre du jour voté par le groupe des républicains de gauche de la Chambre des députés sur la proposition de M. P.-E. Flandin. Le groupe avait déclaré dans ce texte qu'il donnerait son appui au nouveau gouvernement, à la condition que, par sa composition et son programme, il domine les partis et puisse rétablir la confiance.

A l'Union nationale pour le suffrage des femmes

L'Union nationale pour le vote des femmes, que préside la duchesse de La Rochefoucauld, va tenir, du 1er au 3 février, au Musée social, 5, rue Las-Cases, son congrès annuel. Elle le consacrera à l'étude des problèmes nationaux : le suffrage universel, la justice, l'administration, les œuvres sociales, la production, le travail, l'épargne, les accords commerciaux, les traités politiques. Les séances seront présidées par MM. P.-E. Flandin, député, ancien ministre, et Joseph Gignoux, ancien ministre. Le banquet final sera présidé par M. Maurice Ordinaire, vice-président du Sénat.

A L'HOTEL DE VILLE

Les commissions départementales du travail

Les membres du comité exécutif des commissions départementales du travail de France se sont réunis à l'Hôtel de Ville de Paris, sous la présidence de M. Beaud, président de la commission permanente.

Les patrons et ouvriers venus de divers points de la France ont étudié diverses questions relatives à la discipline de leurs congrès nationaux annuels et à l'élaboration d'un règlement intérieur des commissions du travail. Ils ont également traité de l'organisation de leur 14e congrès national qui se tiendra à Marseille dans le courant du mois de septembre 1934.

FEUILLETON DU *Temps*

DU 31 JANVIER 1934

LA MUSIQUE

A L'OPERA : première représentation de « Perkain », drame lyrique en trois actes, légende basque de M. P.-B. Gheusi, d'après Pierre Harispe, musique de M. Jean Poueigh.

Nous avons vu naître ces dernières années l'« opérette dansée ». Les auteurs de *Perkain,* dont la première représentation vient d'être donnée à l'Académie nationale de musique, essayent d'introduire dans le spectacle lyrique la formule de l'« opéra dansé ».

Quoi qu'on en ait dit, cette conception du drame musical ne rappelle que de loin celle de l'opéra-ballet. Elle ne fait qu'emprunter aux procédés de l'opérette américaine, tournés au tragique et au solennel. A tout moment, danseurs et danseuses surgissent, sans à-propos ni raison, dans les épisodes de *Perkain,* et se livrent à d'éperdues gambades. Au milieu ou à côté de ces sautillements, on nous joue un mélodrame régional et ténébreux, où l'époque la plus sanglante de la Révolution est évoquée.

De ce fait nous ne pouvons plus prendre au grand sérieux le scénario combiné avec bien des artifices par M. P.-B. Gheusi. Le sujet de *Perkain* a été tiré d'*Aïnhoa,* « roman de mœurs basques » de Pierre Harispe (1). A son apparition, il y a quarante ans, le livre avait passé à peu près inaperçu. L'écrivain nous y faisait un récit édifiant, élégiaque et désolé — quelque chose comme *Daphnis et Chloé* ou *Paul et Virginie,* sous le ciel pyrénéen et pendant la tourmente révolutionnaire.

Dans Aïnhoa, au pied du mont Axulay, les deux familles Gastambide et Larralde vivent dans une pure et touchante intimité. Frantcha de Gastambide meurt en donnant le jour à un garçon qu'on baptise du nom d'Ellemoun. L'enfant est élevé par Gachucha de Larralde. Quatre mois après, une fille naît à Gachucha. On l'appelle Mayaléna. Les deux bambins grandissent et s'aiment comme frère et sœur. A l'âge de douze ans, Mayaléna est enlevée par des bohémiens. Grâce au fils du chef de ces mêmes bohémiens, elle est délivrée. Lorsque Mayaléna et Ellemoun approchent de vingt ans, on décide de les marier.

Sur ces entrefaites, la Révolution a éclaté. Ellemoun de Gastambide et son père se réfugient à Béra, en Espagne, à deux heures de marche d'Aïnhoa. Ils y retrouvent Perkaïn, le roi des joueurs de pelote. Pour se mesurer avec son rival Curutchet, Perkaïn traverse la frontière et se rend aux Aldudes, en compagnie d'Ellemoun. A Itzazu, ils délivrent un sacristain, torturé par les commissaires du district d'Ustaritz. Le malheureux avait caché le trésor de la petite église et refusait de le livrer.

Six mille personnes attendent Perkaïn aux Aldudes. L'émigré triomphe de ses rivaux Curutchet et d'Azance. Perkaïn lance sa dernière balle sur le chef des commissaires d'Ustaritz avec une telle force qu'il tue le jacobin. Les envoyés de la Convention ne peuvent s'emparer de la personne du meurtrier, qu'une escorte formidable protège.

Au moment de repasser la frontière, Perkaïn s'aperçoit de l'absence d'Ellemoun. Il se met à la tête d'un millier de compagnons et revient aussitôt sur ses pas. Il découvre au loin, dans la plaine, Ellemoun aux prises avec une foule de sans-culottes. Le vaillant garçon, blessé au visage, se défend depuis deux heures. Le fils du chef des bohémiens, qui a pris le parti désespéré d'Ellemoun, gît déjà inanimé. Perkaïn fond sur les jacobins et les met en déroute. On emporte les deux héros blessés à Béra. Le fils du roi des Cascarots meurt, heureux d'avoir pu sauver Ellemoun.

La veille du mariage d'Ellemoun et de Mayaléna, la jeune fiancée est obligée de traverser la frontière pour aller à confesse, à Zugarramurdi. Les soldats du conventionnel Pinet l'arrêtent. En essayant de libérer sa fille, Larralde est tué. A l'heure où Ellemoun attend, dans l'église de Zugarramurdi, pour épouser celle qu'il aime, Mayaléna est condamnée à la peine capitale par un tribunal révolutionnaire. Elle est guillotinée, pendant que, de son côté, Ellemoun meurt de douleur et d'amour.

J'ignore si Pierre Harispe a collaboré avec M. P.-B. Gheusi à la refonte de son roman en poème d'opéra. En tout cas, l'intrigue de *Perkain* diffère sensiblement de celle d'*Aïnhoa.* Perkain, figure épisodique dans le roman, est devenu le personnage principal du drame lyrique. Voici comment le conte de Pierre Harispe nous a été transformé pour la scène :

Au premier acte, on célèbre à Ixtassou les fiançailles de Gatchucha (2) Irahour avec Perkain, champion de la pelote basque. Perkain a quitté son lieu d'exil pour participer à la fête. Il se moque des sans-culottes qui l'ont dénoncé comme suspect et ont mis sa tête à prix. Dominique Irahour confie au jeune homme qu'il a caché derrière la plaque de la haute cheminée le trésor de la petite église dont les révolutionnaires ont voulu s'emparer. Le commissaire d'Ustaritz fait irruption avec ses séides dans la salle. Perkain s'échappe. Pour faire avouer à Dominique où se trouve le trésor sacré, on lui brûle les pieds. Le vieillard subit la torture avec courage, garde le secret, et entonne un cantique. Perkain et ses compagnons reviennent en force, arrachent Dominique aux mains des bourreaux et désarment les terroristes. Le roi des joueurs de pelote fait grâce au commissaire et à ses aides Il ne craint pas, en partant, de leur dire qu'il reparaîtra le lendemain aux Aldudes à une partie de pelote. Gatchucha est restée seule, le soir. Le commissaire et ses hommes rentrent dans la place, bâillonnent la jeune fille et la conduisent à Ustaritz. Perkain voudra sans doute retrouver sa fiancée et se fera capturer. Ragaillardi par ce bon tour, le commissaire s'écrie dans un mouvement que les auditoires d